

Extrait d'*Octobre* (roman)

Pierre Turgeon

Volume 32, numéro 5 (191), octobre 1990

Octobre 1970 : Le Québec en otage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31928ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, P. (1990). Extrait d'*Octobre* (roman). *Liberté*, 32(5), 4–16.

PIERRE TURGEON

Extrait d'OCTOBRE (roman)*

Les spirales de papier tue-mouches oscillaient doucement dans l'air humide et chaud brassé par deux ventilateurs placés sur le casier à clés de la réception. Derrière le comptoir, le propriétaire du motel cessa de sourire dès qu'il entendit Paul s'enquérir de monsieur Doré.

– Is he a friend of yours? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

Paul se garda bien de répondre qu'il s'agissait de son père. Son voyage aux États-Unis prenait décidément une drôle de tournure. Alors qu'il aurait dû en principe se consacrer exclusivement à lever des fonds pour le groupe, il s'était lancé sur les traces de son père. À la demande de sa mère qui, lors de leur départ de Montréal, lui avait montré trois cartes postales qu'elle avait reçues, dont la dernière portait l'adresse de ce motel minable de Fort Lauderdale.

– He's my husband. I want to see him! lança avec défi madame Doré.

Minuscule entre ses deux colosses de fils, elle portait une robe d'été blanche à rayures verticales rouges qui la faisait paraître encore plus maigre que d'habitude. Ses grands yeux d'un bleu très pâle ne cillaient pas tandis qu'elle dévisageait l'hôtelier.

* *Octobre* paraît cet automne aux Éditions Libre Expression.

– Your husband, huh? s'écria celui-ci avec un sourire rusé. So I guess you came here to pay this.

Et il sortit de sous le comptoir la note de plus de quatre cents dollars que monsieur Doré avait négligé de régler avant de partir.

Paul vit le visage de Michel s'empourprer, et il sut que la colère de son frère n'était pas dirigée contre le commerçant américain, mais contre celui qui les avait abandonnés une fois de plus en leur laissant le soin de payer les pots cassés.

– Pourquoi est-ce que vous n'allez pas tout le monde prendre un verre sur le patio, devant la mer?

Roger, comprenant que Paul essayait d'éviter un autre éclat de son frère, donna un coup de coude à Michel en s'écriant qu'une bonne bière leur ferait tous du bien. Avant de sortir avec les autres, madame Doré demanda à Paul:

– Tâche de savoir où il est parti.

En examinant la note, Paul s'étonna à haute voix de trouver, à côté des frais de séjour, une facture pour des tables et des chaises. L'hôtelier lui expliqua que son père avait esquiné une partie du mobilier lors d'une rixe qu'il avait déclenchée au bar, la veille de son départ. Et d'ailleurs, si Paul refusait de payer la note, le shérif se ferait un plaisir de venir lui expliquer les lois de la Floride sur la responsabilité civile entre les membres d'une famille.

– Do you take American Express cheques? dit Paul en sortant un carnet de chèques de voyage.

– I do! répondit l'autre avec un grand sourire.

Les mandats que Paul se mit à signer sans sourciller provenaient d'une fraude à laquelle il se livrait depuis son arrivée aux États-Unis, en demandant le remboursement de chèques qu'il n'avait en réalité pas perdus. Il utilisait ainsi des fonds qui, pour lui, appartenaient au groupe. Pour la première fois cet auteur de trente hold-up avait l'impression de commettre un vol. Mais il ne

voulait pas que sa mère ait des démêlés avec la justice américaine.

Quand il ressortit, il demeura un instant à contempler le soleil qui amorçait sa chute vers la bande bleue que l'Atlantique déroulait parallèlement à la plage de sable fin et à la succession monotone des hôtels. C'étaient des paysages semblables que Catherine vendait dans son agence de voyages, à Montréal, et devant lesquels venaient mourir, lui racontait-elle, à peu près tous les Québécois qui en avaient les moyens.

Il aperçut Roger et Michel qui sautaient dans les vagues comme deux enfants, et sa mère à côté d'un des abris à toit de palme disposés en demi-cercle autour d'un bar en plein air, dont la radio diffusait un tango quelconque. Elle fermait les yeux et Paul ressentit une étrange émotion devant ce visage blême, que le plein soleil libérait de toutes ses zones d'ombre, effaçant, en apparence du moins, les rides et les plis d'amertume. Paul réalisa qu'il voyait pour la première fois sa mère en vacances.

Il s'arrêta au bar, commanda un planter's punch et un café. Quand il fit tinter la glace à l'oreille de sa mère, elle ouvrit les yeux et prit avec un sourire de reconnaissance le verre qu'il lui tendait.

– Alors? demanda-t-elle.

– Il est parti sans payer: il ne leur a pas dit où il s'en allait.

En voyant le visage de sa mère s'assombrir soudain, il s'éclaircit la gorge et dit:

– Écoute, j'ai pensé à quelque chose. Pourquoi est-ce que tu ne te reposerai pas ici deux ou trois semaines? Hors-saison, ça ne coûte pas cher.

– Je n'ai pas l'argent pour ça.

– Moi je l'ai, dit-il en posant sur la table, à côté d'elle, une liasse bien ficelée de cent dollars. Peut-être qu'il n'est pas allé bien loin, que tu vas le rencontrer sur la plage.

Il vit qu'elle s'apprêtait à refuser, et pour ne pas lui en laisser l'occasion, il se leva brusquement de son fauteuil.

– Penses-y. Je vais rejoindre les gars.

Il traversa la terrasse et s'avança sur le sable. Soudain il s'arrêta, complètement figé par les paroles que le vent apportait depuis la radio du bar en plein air.

«In Ottawa, the Minister of Foreign Affairs said that the Canadian Government will not deal with the Quebec terrorists who kidnapped the British consul in Montreal. And we remind you of our top story of today: Janis Joplin died of a heart attack...»

Il aurait dû s'en douter: Jacques ne l'avait pas attendu et avait déclenché l'opération avec seulement quelques milliers de dollars, avant la consolidation de leur réseau. Et il avait enlevé cet obscur consul d'origine irlandaise, en échange duquel il n'obtiendrait jamais la moindre concession de la part des autorités.

Roger et Michel, qui revenaient de leur baignade, trouvèrent Paul assis sur les talons, au milieu de la plage, les traits décomposés.

– Qu'est-ce qui t'arrive, le grand? demanda Roger en enfilant son jean par-dessus son slip mouillé.

Il leur raconta ce qu'il venait d'entendre.

– Ils vont se faire ramasser, dit Michel. Qu'est-ce qu'on fait?

– Je ne sais pas, dit Paul en se relevant. Seulement, d'après moi, notre place n'est pas ici. Mais là-bas, avec eux autres.

Il aurait voulu ajouter qu'une fois tout cela terminé, en dehors des victoires ou des défaites, il ne leur resterait peut-être plus que la solidarité. Mais un regard entre les trois hommes suffit: leur décision était prise. Ils rebrous-sèrent chemin.

Ne voyant plus personne sur la terrasse, Paul continua vers la réception. Il découvrit sa mère assise à l'avant de leur Chevrolet. Il se pencha à l'intérieur.

– Veux-tu que j’apporte ta valise dans le motel, maman?

Elle qui ne se fâchait presque jamais, le regarda soudain avec colère.

– J’ai entendu la radio. Je sais que t’as des choses à faire chez nous.

– Moi? Peut-être. Mais pourquoi est-ce que tu restes pas ici?

– Parce qu’ici, c’est pas mon pays.

Elle sortit la liasse de dollars de son sac à main et la lança sur la banquette.

– Et que ça, c’est pas notre argent!

* * *

En ce soir du 8 octobre 1970, alors que Luc écoutait avec ses camarades de la BAT la diffusion du manifeste, l’impensable se produisait. Engoncé dans son costume sombre, les yeux obstinément baissés sur son texte, l’annonceur suivait mot à mot le texte de Jacques sur les raisons qui poussaient les Québécois à se révolter. «Et les policiers de Montréal, lisait-il, imperturbable, auraient pu les comprendre ces raisons, eux qui sont les bras du système; ils auraient dû s’apercevoir que nous vivons dans une société terrorisée parce que sans leur force, sans leur violence, plus rien ne fonctionnait le 7 octobre.»

– Il a raison, câlisse, s’écria le grand Delorme, spécialiste des écoutes électroniques, à l’autre bout de la salle.

Plusieurs cris d’approbation fusèrent ici et là dans la salle. L’agent Deneau, le représentant de la GRC, regarda longuement ses camarades, puis il claqua violemment un tiroir de son bureau et sortit en criant:

– I can’t believe this!

Sans doute se rendait-il directement à l’état-major de la police fédérale, à Westmount, pour raconter à ses supérieurs que la police de Montréal était pleine de sympathisants felquistes. Et il n’avait pas entièrement

tort, car ce soir-là, cette scène se répéta dans différents postes de police, où parfois des bagarres éclatèrent entre des hommes et leurs sous-officiers.

* * *

En se relayant au volant de manière à rouler sans arrêt, ils mirent dix-sept heures pour se rendre à Burlington, dans le Vermont, où ils achetèrent trois carabines dans une armurerie. Michel avait découvert dans un magazine américain le moyen de les modifier en fusils d'assaut à répétition.

Ils captèrent la fin du manifeste alors qu'ils laissaient le lac Champlain derrière eux et qu'ils fonçaient sur la plaine qui s'étend sans interruption de l'État de New York jusqu'à Montréal.

«Notre lutte ne peut être que victorieuse», disait la voix à l'accent châtié, que l'on entendait à peine au milieu des ondes statiques et d'une myriade de speakers anglophones. «On ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris un peuple en réveil...»

Ce texte, Paul le connaissait par cœur à force de l'avoir retravaillé avec Jacques, et à présent il le récitait en même temps que le lointain annonceur.

Les derniers mots de «Vive le Québec libre», leur parvinrent au moment où surgit de la nuit un panneau annonçant: «Bienvenue au Canada. Welcome in Canada.»

Le douanier, à qui ils racontèrent qu'ils allaient tenter leur chance dans la Beauce après une inutile traque à l'original du côté du Vermont, n'inspecta même pas leur véhicule. Peut-être à cause de la présence de madame Doré, qui lui souriait avec son air de bonne maman.

– Bonne chasse! leur lança-t-il en les saluant.

Une fois madame Doré déposée chez elle, ils s'arrêtèrent pour discuter dans un restaurant Harvey's ouvert vingt-quatre heures par jour.

– Jacques a perdu le contrôle, dit Paul à voix basse. La police sait qu'il bluffe quand il parle de tuer son otage.

– Pourquoi est-ce qu'on le laisse pas se planter? grogna Michel.

– Puis alors, tu sais ce qui va se passer? dit Paul. Tout le FLQ va se planter avec lui.

– Qu'est-ce qu'on peut faire? demanda Roger.

– Moi je propose qu'on continue l'escalade à leur place.

Paul demanda à Roger de vérifier si la maison de la rue Armstrong était toujours sûre. Les deux frères le déposèrent près de la base militaire, et ils filèrent vers Montréal où ils coucheraient chez l'amie de Paul, Catherine. Et au matin, ils s'occuperaient de trouver l'équipement qui leur manquait, de même qu'un quatrième participant à l'opération.

Roger s'approcha de la maison à travers les champs, jusqu'à distinguer une forme humaine qui bougeait derrière la seule fenêtre éclairée, celle de la salle de bains.

L'automne s'entrouvrait déjà aux vents de l'Arctique, et Roger grelottait dans sa chemise floridienne. Aucune lumière ne tombait du ciel, qui pesait directement sur la terre de tout le poids de son obscurité. Roger fit quelques pas et se retrouva les pieds dans une flaque d'eau glacée.

Malgré sa frayeur, il devait absolument découvrir qui se trouvait dans la salle de bains: un camarade ou un policier. Il grimpa sur la poubelle qu'il avait doucement déposée sur l'herbe et aperçut sa propre chemise de flanelle remuant au vent sur une ficelle tendue entre la fenêtre et la cabine de douche.

Sans doute à cause de son extrême fatigue, cet incident, dont il aurait ri en temps normal, lui sembla un mauvais présage. Comme si déjà un fantôme avait commencé à hanter le bungalow. Et après la discussion avec

Paul, il se doutait déjà un peu de l'identité éventuelle de ce spectre.

Par la porte-fenêtre donnant sur le perron arrière, il se glissa dans la cuisine, enfila sa chemise et se laissa tomber sur le lit métallique.

La radio le tira de son sommeil sans rêves, le dernier qu'il devait connaître avant fort longtemps. Onze heures du matin. L'odeur du café l'attira dans la cuisine. Assis à la table aux pattes de nickel, un colosse aux cheveux blonds lui tournait le dos en feuilletant une pile de journaux.

– Qu'est-ce que...?

L'autre se retourna, et Roger reconnut Paul coiffé d'une perruque dont les longues mèches dorées lui tombaient sur les épaules.

– Bien dormi? demanda Paul, visiblement oublieux du déguisement qu'il portait.

– Il est plus beau comme ça, mon frère, non? demanda Michel en émergeant du trou pratiqué au milieu du couloir menant au salon et qui donnait sur le garage.

Il cachait lui-même sa tignasse de rouquin sous un postiche noir comme le jais. Derrière lui venait un jeune homme d'allure timide, que Roger reconnut immédiatement malgré la moustache chaplinesque qui accentuait l'extrême jeunesse des traits.

– Raymond, dit-il, je te pensais encore en Gaspésie!

– En automne, c'est mort là-bas, dit l'autre comme pour s'excuser de sa présence.

Roger aimait bien Raymond, qui avec son père leur avait donné un sérieux coup de main quand le maire de Percé avait cherché à les expulser de la Maison du Pêcheur. L'idée de proposer à ce doux jeune homme de participer à un enlèvement ne lui serait jamais venue. Mais avec tous les camarades en prison, Paul n'avait sans doute pas eu l'embarras du choix.

Les nouveaux arrivants déposèrent sur le carrelage de la cuisine des sacs qui contenaient les objets hétéroclites dont Roger et les autres avaient dressé la liste la veille: des masques à gaz, des chaînes, des menottes.

– Écoutez ça, s'écria soudain Paul. Et il leur lit un extrait du journal: «Selon le vice-premier ministre Christian Grenier, l'actuelle montée du séparatisme serait attribuable au célèbre cri 'Vive le Québec libre!' lancé par le général de Gaulle lors de sa visite à Montréal en 1967.»

Il referma le journal avec colère.

– Comme si les Québécois n'étaient pas capables de penser par eux-mêmes! lança-t-il rageusement.

– Vous avez trouvé tout ce qu'il fallait? demanda Roger en se versant une tasse de café.

– Oui, dit Michel, Mais on a flambé nos American Express.

– Puis Choquette, quand est-ce qu'il donne sa réponse?

– À six heures *moins* quart demain soir, répondit Paul, en accentuant le mot moins parce que chacun d'eux savait que le dernier ultimatum de la cellule de Jacques tombait quinze minutes plus tard, à six heures pile.

– En tout cas, nous autres, on est prêts, déclara sombrement Michel.

– T'oublies un détail, dit Paul. On ne sait pas encore qui on va enlever.

Ils se regardèrent en silence.

– Pourquoi pas le baveux de tout à l'heure? murmura Roger, qui souffra sur son café trop brûlant.

– Qui ça?

– Celui qui en veut à De Gaulle. Le vice-premier ministre.

– Grenier? C'est aussi notre député, remarqua Michel.

Roger se leva, cueillit l'annuaire téléphonique sur le dessus du frigo et se mit à le feuilleter.

– Grenier André... Bernard... Christian. Il y en a un qui habite sur la Rive-Sud, à Saint-Lambert. Ça veut dire qu'on n'aurait pas à traverser de pont pour aller le chercher.

Devoir franchir deux fois un des ponts qui relient Montréal à la terre ferme représentait pour eux un obstacle important, surtout au retour, une fois l'alerte donnée et leur signalement diffusé.

Tandis que tout le monde retenait son souffle, Roger se mit à composer un numéro.

– Bonjour madame... Est-ce que je pourrais parler au ministre Grenier, s'il vous plaît?

Il sourit en levant le pouce à leur intention.

– Non, merci. Je vais rappeler plus tard.

Christian Grenier habitait dans une rue cossue de Saint-Lambert, devant un parc quadrillé par des allées bordées de grands érables maintenant cramoisis.

Paul se gara dans le parking d'un collège de jeunes filles, de l'autre côté du parc, et il put ainsi observer à distance, sans se faire remarquer, les allées et venues dans le bungalow qui portait, sur une plaque de cuivre bien astiquée, le nom du ministre. Paul connaissait très bien cette ville de son Jacques-Cartier natal par la frontière de béton tracée par la voie surélevée du boulevard Taschereau.

Quand un notable, qui repassait derrière lui pour la seconde fois, eut décoché plusieurs regards soupçonneux en direction de ce barbu immobile dans sa Chevrolet poussiéreuse, Paul se sentit aussi mal à l'aise que lorsqu'enfant, à l'Halloween, il s'aventurait dans ce quartier, et il démarra en se disant que s'il revenait ici, le lendemain soir, ce ne serait pas pour quêter des bonbons.

* * *

– Oncle Christian, tu viens jouer avec moi?

Maurice se tenait à l'entrée du salon où son oncle écoutait à la télé le discours d'un homme à la mâchoire puissante et au front fuyant. Sa tante surgit derrière le garçon de treize ans, lui ébouriffa gentiment les cheveux en lui disant à l'oreille:

– Chut!... Il ne faut pas le déranger.

– Je te rejoins dehors dans deux minutes, s'écria le ministre sans quitter l'écran des yeux.

Mais Maurice décida de rester et s'assit sur son ballon de football, bien décidé à comprendre ce qui pouvait tant intéresser son oncle dans les paroles de ce gros niaiseux, qui disait à présent que le gouvernement ne céderait jamais à aucune forme de chantage.

– Qu'est-ce que ça veut dire: chantage? demanda-t-il.

Christian Grenier décrocha le téléphone qui sonnait sur la table basse à dessus de verre fumé, à côté de son fauteuil à bascule.

– Allô? Allô?

Il raccrocha d'un geste irrité, renversant sa coupe de dry martini dans le bol de cacahuètes.

– C'était qui? demanda Maurice.

– Quelqu'un qui s'est trompé de numéro, dit son oncle en se levant.

L'homme à la grosse mâchoire avait fini son discours et commençait à le répéter en anglais. Avec sa télécommande, Grenier coupa le son.

– Après ça, j'espère qu'ils vont comprendre qu'ils ont rien à gagner, dit-il.

– Mais t'as pas peur qu'ils finissent par le tuer, ce pauvre homme? demanda sa femme.

– Des p'tits gars de chez nous, faire une chose pareille? Jamais! Ils bluffent! Puis t'as vu? Jérôme leur a quand même offert un sauf-conduit pour Cuba.

– Mon oncle, tu viens? supplia Maurice.

En regardant son neveu, Grenier se rappela qu'il devait le traiter à présent exactement comme son fils.

Mais pourrait-il jamais remplacer le père que l'enfant venait de perdre? Son frère aîné, après une deuxième crise cardiaque, avait su qu'il ne vivrait plus très longtemps. Il avait volontairement pris ses distances avec Maurice, prétextant des migraines pour ne pas lui parler. «Va voir ton oncle Christian», lui répétait-il. Le jeune garçon n'avait que la cour à traverser, puisque les deux frères habitaient côte à côte. Et si son oncle se trouvait au siège du gouvernement, à Québec, il pouvait traverser la rue et s'installer chez sa grand-mère, qui passait ses journées à cuisiner des tartes et des pâtés avec sa mère.

Bien sûr, dans les jours qui avaient suivi la mort de son père, l'été dernier, Maurice avait beaucoup pleuré. Mais sa mère et toute la famille avaient serré les rangs autour de lui; on l'avait choyé, caressé, consolé, et maintenant, songeait Grenier, il semblait s'en remettre.

– Lance un peu pour voir si tu peux jouer avec les Alouettes! dit-il.

Maurice lui décocha un tir qu'il reçut en pleine poitrine.

– Pas ici. Vous allez tout casser. Dehors! dit madame Grenier.

– Quand est-ce qu'on part? lui demanda son mari.

– Je ne maquille et j'arrive.

– Prends ton temps, ma tante! s'exclama Maurice qui savait que le couple devait dîner en soirée chez des amis et qu'il amènerait sa mère avec eux.

Maurice préférait jouer dans la rue plutôt que dans le parc où son ballon restait souvent pris dans les branches des érables. Il recula en courant jusque devant chez sa grand-mère, car il savait que son oncle avait un bon bras malgré ses cinquante ans. Il entendit un crissement de pneus et il vit sur sa gauche une voiture qui remontait la rue perpendiculaire au parc.

– Tiens, attrape ça si tu peux, champion!

Le ballon lancé par son oncle suivit une trajectoire fortement elliptique et se détacha un instant contre le ciel d'un bleu métallique avant de retomber presque à la verticale, avec cette légère rotation sur son axe principal qu'un bon quart arrière transmet toujours à son projectile.

Pour réussir son attrapé, Maurice dut sauter dans les airs, et quand il fut retombé sans perdre l'équilibre, en ramenant le ballon contre sa poitrine, il lâcha un cri de joie et de triomphe vers son oncle.

Mais celui-ci ne le regardait plus, il observait avec curiosité la Chevrolet qui ralentissait en arrivant à sa hauteur. Ah non, s'écria Maurice intérieurement: encore des gens du comté qui avaient reconnu leur député et qui s'arrêtaient pour lui parler, peut-être pour lui demander une faveur.

Les deux portières arrière s'ouvrirent: en jaillirent deux grands blonds, au visage couvert d'un masque à gaz qui leur faisait des têtes d'insecte, et vêtus d'un imperméable. Ils pointaient devant eux ce que Maurice crut d'abord être des parapluies.

– Envoye, c'est pas une farce! hurla le plus costaud des inconnus. Il poussa Christian Grenier vers la banquette arrière en lui donnant des petits coups au creux des reins avec ce que Maurice reconnut enfin comme étant une mitrailleuse.

– Mon dieu! cria sa tante.

Elle venait de sortir sur le perron, dans sa nouvelle robe rose à volants de dentelle, avec sa mère qui suivait, vêtue de son tailleur de deuil.

Maurice se mit à courir vers la Chevrolet, qui s'élança soudain. Avant qu'elle tourne à gauche, dans la rue suivante, il nota mentalement le numéro de la plaque et se mit à répéter ce chiffre à haute voix, comme une incantation magique qui pourrait lui ramener son oncle.